

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires: La pagination est comme suit : [65] - 96 p.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



# LES ANNALES TÉRÉSIENNES

Séminaire de Ste-Thérèse

NOVEMBRE 1881.

## Chronique.

*Explications.—Un chroniqueur externe.—Souvenirs.—  
Coup d'œil.—La Ste-Catherine dans le passé.—Es-  
pérance.*

Dans le dernier numéro des *Annales*, au dernier feuil-  
let, ou plutôt sur la couverture, sans avoir été consulté,  
j'étais annoncé comme devant continuer à faire partie  
du bureau de Rédaction. C'était grand honneur me faire ;  
plus d'un confrère m'a paru jalouser cette marque de  
bienveillance. Toutefois, ami de l'indépendance, j'ai  
voulu montrer que, comme par le passé, je tiens à ne  
plier que devant ma volonté, ce que d'autres nommeront  
mieux, peut-être, mon caprice d'enfant. J'étais affiché  
sans que ma permission fût légalement obtenue : alors,  
sans permission, de mon côté, j'ai fait faux bond à

la 2ème livraison, et je n'ai point donné. Bien plus, je ne me crois pas en faute, et m'exempte de demander grâce et excuse à messieurs de la Rédaction et à messieurs les lecteurs. Ces derniers, sans doute, ne s'attendent pas même à cette démarche, car ils n'ont que gagné à mon absence momentanée.

\*  
\*\*

Le métier de chroniqueur des *Annales* me semblait incompatible avec ma nouvelle position. Mais le désastre du 5 octobre a changé l'ordre des choses et je reviens à mes anciennes folies.

L'antique collègue n'est plus.—Je dis antique, parce que j'ai un tiers de siècle d'existence, et le collègue existait avant que je fusse. Cependant les élèves et leurs maîtres sont restés à leur poste, les cours continuent ; mais tout le monde, pour sauver la position, a eu le courage et la force de s'exposer aux dangers de l'externat. Grand Dieu ! quel changement ! Jadis, ou plutôt naguère encore, les fins matois seuls, jamais à bout d'arguments, ou ceux qui, "nouveaux Tanner," pouvaient jeûner huit jours et se donner une apparence d'anémique, parvenaient à fléchir le cœur de bronze de M. le Directeur, et allaient trotter par les rues noires. Comme les excursions pleines d'émotions de ces mortels privilégiés jetaient leurs confrères dans des rêves fantastiques !

Aujourd'hui, *o tempora ! o mores !* les grands et les petits, les malades (il n'y en a plus probablement), les forts, les robustes, tous, les maîtres et même le bon curé et le procureur sont externes. Pourquoi alors le chroniqueur ne serait-il pas, lui aussi, dans les mêmes conditions ? D'ailleurs, comment voulez-vous que la chronique soit intime, puisque rien ne se concentre plus dans l'intérieur des murs et que tout doit se passer au grand air, à la face du soleil et à la lumière des nouveaux réverbères ?

\*  
\*\*

Pauvre et vieux collègue, où j'avais vécu presque ma vie entière, dont tous les recoins m'étaient si familiers,

tu n'es plus qu'une ruine grandiose, il est vrai, mais triste comme toutes les ruines. Encore quelques jours et la pince du démolisseur aura fait disparaître les derniers vestiges de la *vieille bâtisse*, de l'aile moderne, de la tour brillante, de l'humble chapelle, et il ne restera plus rien, pas un bloc de pierre peut-être, pour redire à nos neveux où s'élevaient les murs massifs. Mais, Dieu merci ! bien des fois depuis le 5 octobre, mon imagination toujours vagabonde a reconstitué tes appartements ; je les ai visités l'un après l'autre, j'ai parcouru tes sombres corridors, témoins indiscrets de mes ébats assez contraires à la discipline. Je pourrais, il me semble, écrire de mémoire l'histoire du collège depuis mon entrée. Pourtant chaque année amenait de nombreux changements, et à la fin, si l'on ajoute foi aux récits des contemporains, un seul appartement aurait échappé à la fureur d'innovation d'un procureur-économiste.

Le collège avait grandi et se faisait beau à mesure que je grandissais. Dès ma première année, un mois après la rentrée, la nouvelle chapelle était bénite ; le poêle et la lampe chantés par les poètes et exécrés par la race écolière disparaissaient, le gaz et la vapeur pénétraient partout, éclairant, réchauffant nos salles et nos dortoirs ; plus tard l'aile s'allongeait, et enfin la tour brillante trompait l'étranger sur son usage.

Mon départ de Ste-Thérèse est venu me rappeler les impressions de ma première arrivée, après un laps de vingt années. J'avais dans la tête quelques bribes de latin, et mes lettres d'introduction, dont j'ignorais la teneur, informaient M. le Directeur du degré de ma science en *Epitome* et en Lhomond. Je devais de suite tenter le sort de la fortune en cinquième, au risque de ne pouvoir suivre les autres et de recommencer à *Rosarosa*. Dès le premier soir, j'entends parler de choses indignes d'un homme de cœur. *Descendre*, quelle infamie ! Plus d'un jurait ses grands dieux qu'il déserterait plutôt que de souffrir pareille humiliation. Alors je compris l'affreux de ma position ; toute la nuit je dressai des plans et le matin je m'éveillai calme, ma résolution était prise, le problème avait sa solution que

je livre au public. Le moyen très simple de ne pas être humilié, et de ne point descendre, c'était de ne pas monter ; et j'allai en 6ème prendre le banc le plus petit, le plus près du maître. Dans tout mon cours, c'est la seule fois que j'ai jugé cette place la plus digne d'envie ; je perdis si vite ma naïveté !

Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes, lorsque dans l'après-midi, au commencement de la classe, nous entendons le fracas d'une porte s'ouvrant et se refermant, puis des enjambées de géant. C'était M. le Directeur d'alors dont la taille et la voix puissante inspiraient la terreur aux petits qui n'avaient pas encore découvert la bonté et la bienveillance sous des dehors d'apparat. Il frappe à la porte, et sans qu'un sourire effleurât ses lèvres qu'il mordait sans cesse : « Viens ici, mon petit, emporte tes livres ! » Sans dire mot, il me conduit à l'étage supérieur, en 5ème, et me laisse pour tout encouragement ces paroles et l'accent qui résonne encore à mon oreille, mais que je ne puis reproduire : « Il faut que tu restes dans cette classe et que tu suives les autres. » « Un homme est un homme, disait autrefois mon oncle Victor ; quand il veut qu'une chose se fasse, elle se fait. » M. le Directeur me voulait en 5ème, j'y étais, j'y suis resté. Notre professeur avait la noble ambition d'avoir les élèves les plus sages, les plus forts ; il nous menait bon train, ne permettait point la paresse. Tancrède B. peut attester le fait, si besoin il est.

L'année suivante, toutes les charges avaient de nouveaux titulaires. Je vois encore dans sa chambre du coin le nouveau supérieur, petit, malade, parlant bas, crachant sans cesse et sifflant toujours des *justitia justitiæ*. Je ne crois point l'avoir entrevu ailleurs qu'en sa chambre et sur la galerie du pignon de l'ouest, à l'ombre de cette riche érable qu'il aimait tant et qui semblait lui rendre ses caresses, ou encore à l'église, où l'humble curé tonnait avec tant d'éloquence contre le parjure, et où il ne pouvait souffrir pour servants de messe que des pygmées de sa taille. Que voulez-vous ? il abhorrait les contrastes. Pourtant il aimait son vicaire,

qui devait être son successeur, et celui-ci est grand, gros, parle fort ; il n'aimait point le bruit, il n'aimait pas la blague, il n'en faisait point, pourtant il aimait son vicaire, qui devait être son successeur. C'est dans cette vieille maison qu'il nous faisait plaisir de rencontrer ce bon et doux vieillard, le confesseur de presque tout le monde, M. J. Aubry, qui ne manqua jamais à la règle, et mourut en prêchant son œuvre de prédilection, l'œuvre des bourses pour les écoliers pauvres. C'est là aussi que l'académie vit ses débuts et que commencèrent ces archives si riches en trésors littéraires. Hélas ! les Vandales, les Califes, conquérants de l'Egypte, ne sont point passés, mais les flammes ont causé le même malheur ! Que de pages, et même que de volumes perdus ! Mais je reviendrai sur ce sujet, et nous aviserons aux moyens de retrouver ces biens qui appartiennent au public des lettres. « Une nuit poétique sur le lac Ontario, » « Quelques réflexions sur la mer Morte, » sont des pièces qui ne sauraient périr entièrement, que la mémoire des auteurs, aidée de celle des critiques du temps, pourrait ressusciter. Elles ont une importance majeure, car elles formèrent dans la littérature du collège, aux âges qui virent notre génération, ce que j'appellerai bien « l'époque des romantiques, » quelque chose comme une caricature de Chateaubriand et de Lamartine, « *si parva licet componere magnis.* »

C'est encore dans ces vieux murs que furent célébrés le jubilé sacerdotal des messieurs Aubry, le 50<sup>ème</sup> anniversaire de la fondation du Séminaire : tous ces souvenirs chers et précieux attachaient de plus en plus notre âme à cette *Alma Mater*, témoin de nos travaux d'enfants, de jeunes hommes, témoin de nos luttes, de nos premiers triomphes et de ces défaites qui ne devaient point être les dernières ni les plus pénibles.

Quelle joie j'aurais éprouvée en te visitant ! je n'avais que de bonnes choses à me rappeler. Car je puis me rendre ce beau témoignage, toutes les fois que j'ai encouru des punitions—et quand on est jeune on est si occupé à en mériter qu'on ne s'arrête point à en calculer le nombre—toutes les fois, dis-je, que j'ai eu cet hon-

neur, je l'avais richement mérité. Qui peut se rendre le même témoignage ? *et laudabimus eum.*

\*  
\*\*

Comme il a été annoncé, les cours se donnent toujours au collège Ste-Thérèse, et par le dernier numéro des *Annales*, je remarque qu'on fait les choses en grand ; l'institution est sur le même pied que les grandes universités de l'Europe. Plusieurs bâtiments, séparés par des intervalles inégaux, plusieurs pensionnats, des salles pour les réunions générales, en un mot, Harvard en petit. Voici comment je me représente les choses : rue St-Joseph, au grand bloc Mathieu, sur une planche noire, on lit : Cours de logique et de métaphysique, de 8 h. à 9 h. A.M., et de 2 h. à 3 h. P. M., professeur titulaire, H. C. ; Cours de chimie, par l'ami Brunet ; Cours de littérature aux mêmes endroits et aux mêmes heures. Les professeurs quittent leurs appartements cinq minutes avant les heures susdites, et sont voiturés aux salles des cours.

En face du marché : Cours de grec et de prosodie ; par intermède, étude de mœurs, et parfois tenue pratique des livres par la vente et l'achat de pipes et de tabac. Enfin sur les hauteurs, dans le castel écossais, la jeunesse intéressante, l'enfance bruyante et M. le Directeur, de haut commandant et dirigeant la machine au mécanisme varié. Un moment, j'ai eu le désir de retourner au printemps de ma vie pour jouir des bienfaits du système nouveau et temporaire. Il me semblait qu'il allait naître cet âge d'or du collège embelli, poétisé par les récits fabuleux de nos aînés.

Pourtant il paraît qu'il n'en est rien ; les maîtres ont l'œil plus pénétrant que jamais et étendent plus au loin leur juridiction ; les externes, pas plus que les pensionnaires d'autrefois, ne sont perdus de vue. Comme si cela ne suffisait pas, le village Ste-Thérèse s'est donné le luxe de l'éclairage de nuit : chaque coin de rue, chaque auberge, chaque magasin vous regarde avec un grand œil de cyclope et met à la lumière toutes les fredaines de la jeunesse. Adieu les courses, aux heures

du souper ! adieu les tours ! adieu, etc. Il ne manquait plus que cela ; maintenant Ste-Thérèse a tout ce qu'il faut pour prendre rang parmi les villes ; ils vont enfin s'accomplir les oracles de certain prophète. J'attends avec anxiété la gazette officielle du premier janvier, afin de pouvoir mettre sur mes missives la suscription suivante : à M. le Curé de la ville de *Blainville*.

N'importe, si le vieux temps ne revient pas, les jeunes d'aujourd'hui auront vu d'autres temps, d'autres mœurs, d'autres amusements, et lorsque l'âge pour eux aura sonné où l'on ne vit plus que de souvenirs, ils aimeront à se réfugier dans ce passé et à narrer les histoires de cette année unique dans la vie de collègue.

\* \*  
\*

Comment MM. les philosophes ont-ils chômé la fête de Ste-Catherine, leur patronne ? Voilà qui devient singulier, le chroniqueur réduit à faire des questions au lieu d'informer ses lecteurs. Encore la fameuse *tire* et peut-être le *ballasson*. Au moins, a-t-on continué ces banquets littéraires et scientifiques des autres années, surtout de l'an 1879, d'heureuse mémoire ? L'éloquence de cette année ne sera point perdue, le désastre du 5 n'a pu atteindre ces pages ; je les avais réunies, livrées à la reliure. Elles le méritaient. Pensez-y, un grand banquet à la Ste-Catherine, banquet imaginaire où l'eau coulait à flots ; dix-huit santés, et trente-deux discours, rien que trente-deux.

Le professeur s'est trouvé joué de la belle manière ; les oraisons une fois commencées devaient se poursuivre jusqu'à ce que mort s'en suivit. Le professeur avait compté sans la faconde de ses élèves ; pendant deux jours la source de l'éloquence ne put tarir, et en attendant, Tongiorgi dormait, et les élèves s'admiraient et s'applaudissaient réciproquement. Cet exercice a produit ses fruits, car il n'y a pas encore quinze jours, celui qui alors répondait à la santé du gouvernement et des ministres locaux, était dans le comté de Joliette, travaillant aux élections. J'ignore s'il a donné une répétition de son discours de 1879 ; mais il paraît que les applau-

dissements n'étaient point aussi unanimes. Quoi qu'il en soit, cette journée du 25 novembre 1879 était fameuse et est restée telle. Elle a donné naissance à un livre qui brillait par la reliure. Il sera peut-être intéressant d'en relire la préface que je livre à l'impression, parce que les derniers événements politiques lui donnent une certaine actualité. Je n'ai point la prétention de proclamer prophète celui qui écrivait ces lignes.

L'auteur avait mis en tête, comme tout grand écrivain, une sorte de sentence. Mais il l'avait voulue neuve, inconnue. Je ne l'ai jamais rencontrée ailleurs, excepté peut-être dans Virgile et dans tous les récits de fêtes, a peu d'exceptions près :

Forsan et hæc olim meminisse juvabit. VIRG.

« Le souvenir est la vie de l'homme à son déclin, comme l'espérance est la vie de ceux qui n'ont pas encore les déceptions de l'âge mur.

« L'imagination joue un grand rôle dans notre existence. Le jeune homme, l'adolescent aspire vers cet inconnu que l'avenir fait miroiter à ses regards. Il s'élançait à ces plaisirs, à ces dignités, à ces triomphes qui semblent l'apanage des héros du jour qu'il prend pour modèles. Il se suppose à leur place, il s'enivre des applaudissements qu'on lui prodigue, il se grise des louanges. Dans les mêmes circonstances, il ferait comme ces grands hommes, il dirait mieux : déjà en esprit il joue leur rôle. C'est une de ces scènes imaginaires qui a donné naissance à cet opuscle.

« Un jour viendra où les auteurs de ces pages auront cessé de vivre d'espérances, où l'avenir ne leur présentera plus qu'un horizon bas et très rapproché, alors leur imagination se retirera dans le passé, ramènera devant leurs yeux tous les épisodes de leur existence ; alors ils aimeront à revoir ces pages par lesquelles ils s'essayaient à la vie réelle. Ce sera peut-être un de leurs plus doux pensers, un souvenir qui charmera un instant leur mélancolique vieillesse.

« Voilà pourquoi nous n'avons pas voulu que ces

« restassent éparses, abandonnées à l'incurie humaine.  
 « Nous les avons réunies, nous les déposerons dans les  
 « rayons de notre bibliothèque, d'où elles ne seront tirées  
 « que lorsque l'âge aura glacé notre main, si Dieu nous  
 « prête longue vie... alors nous répéterons avec le poète  
 « latin :

« Eheu ! fugaces, Posthume. »—HORACE.

\* \*

Ste-Cécile a dû pleurer sur nos infortunes. Le concert traditionnel a fait défaut sans doute. Mais les prières ferventes de toute la famille térésienne hâteront les événements.

Déjà il me semble contempler les fondations s'allongeant sur le sol, et s'élevant pour montrer les assises du nouveau collège, animer les courages et les espérances, et assurer à MM. les directeurs qu'ils n'avaient point compté en vain sur les élèves, les amis de l'Alma Mater, et tous les amis de l'éducation. Comme elle nous sera chère cette maison lorsqu'elle aura subi la destinée du phénix qui, selon la fable, ne vit que de larmes ! A la fin de ses jours, il se construit un nid de feuilles odorantes, est consumé sur sa couche et de ses cendres renaît nouvel oiseau. Ainsi le collège Ste-Thérèse, ce nid construit avec tant de peines, arrosé des sueurs de tant d'hommes de dévouement, de sacrifice, détruit en un instant, renaîtra de ses cendres. Plus grand, plus beau, il pourra être aimé autant par ceux qui viendront l'habiter, mais il ne sera pas plus aimé que ne l'a été l'ancienne maison par ceux qui commencent à se faire vieux.

SIM.

---

### Souvenirs de l'Incendie.

Quelle fut l'origine du feu ? On est réduit, sur ce point, à des conjectures. Le foyer de l'incendie paraît avoir été sous les combles, au-dessus de la salle d'étude, près de l'endroit où passait la cheminée de la cuisine.

La violence du vent donnait à cette cheminée un très fort tirage : il est possible qu'il s'en échappa des étincelles par quelque fissure restée jusque-là inaperçue. Quoi qu'il en soit, le feu put s'allumer, se développer, s'étendre à l'aise et sans obstacle dans ce grenier fermé, isolé, où l'on n'entrait qu'à de rares intervalles. Les élèves se trouvaient au-dessous, à l'étude ; tout à côté, travaillaient les servantes du dortoir : les uns et les autres descendirent à midi, sans avoir senti la moindre odeur de fumée. Rien ne vint trahir la présence du feu jusqu'au moment où la fumée, ayant rempli tout l'espace qui se trouvait sous les combles, fut forcée de s'échapper au dehors à travers la toiture.

\*  
\*\*

La catastrophe éclata comme un coup de tonnerre. Il n'y eut pas un instant pour la prévoir, pour s'y préparer, pour l'envisager de sang-froid. La première alarme fut un cri de désespoir : tout est perdu !..... Déjà, le jour s'est assombri, l'air s'est chargé de fumée ; on entend, au-dessus de sa tête, les rugissements de la flamme. L'incendie descend, il approche, il se précipite : dans quelques minutes il aura tout envahi !....

\*  
\*\*

L'heure qui suivit fut une heure de trouble, de confusion, d'effarement général. Une seule pensée préoccupait les esprits : sauver ce qu'il était possible encore d'arracher à l'incendie ; mais l'épouvante avait bouleversé et confondu toutes les pensées. On vit un prêtre sortir de sa chambre portant son chapeau à la main et son surplis sur le bras. Un autre sauva tout d'abord un encrier d'un sou. Les mains saisissaient convulsivement ce qu'elles rencontraient. On ne songeait qu'à ce qui frappait le regard : tout le reste était oublié, et le reste, c'était tant de choses chères, précieuses, dont la perte devait être irréparable !

\*  
\*\*

Une autre cause contribua à paralyser les efforts du

sauvetage ; ce furent les cris d'alarme qui se firent entendre dès les commencements de l'incendie. On craignait la chute d'une cheminée. . . . qui est encore debout au milieu des ruines qui l'entourent. On craignait la chute du dôme. . . . qui s'affaissa sur lui-même sans que plusieurs s'en aperçussent, de ceux-là même qui se trouvaient sur le théâtre de l'incendie. . . . Mais peut-on raisonner sous l'empire de la frayeur ? D'ailleurs, ces craintes, tout exagérées qu'elles étaient, empêchèrent de s'exposer à d'autres dangers plus réels.

\*  
\*\*

La scène de désolation ne fut nulle part plus triste qu'à la chapelle, au moment où les Saintes Espèces furent enlevées du tabernacle. Pendant que Notre-Seigneur se retirait, on dépouillait les autels, on descendait les images des saints, on emportait les vases et les linges sacrés, on brisait l'orgue à grands coups pour en arracher les tuyaux. Il semblait que ce lieu était voué à la malédiction divine.

\*  
\*\*

La maison acheva d'être évacuée vers une heure et demie. Ceux qui sortirent les derniers, après s'être épuisés au sauvetage, ne purent se défendre d'un regret poignant et comme d'un remords, en laissant derrière eux tant d'objets qu'il fallait abandonner à l'incendie. Ils ont dit, aussi, le serrement de cœur qu'ils éprouvèrent en traversant ces salles, ces corridors déserts, silencieux, assombris, sur lesquels semblait peser l'ombre de la mort.

\*  
\*\*

Après que la maison eut été évacuée, il fallut rester tranquilles spectateurs de l'incendie. Nous voyions successivement chaque étage s'abîmer dans les flammes. En face de ce spectacle, nous avions l'œil sec, car il est des infortunes qui semblent tarir la source des larmes, mais comment exprimer le déchirement des cœurs ? . . . Pauvre chère maison, où s'étaient écoulés nos meilleurs

jours ! elle n'avait pas une salle, pas un corridor, pas un coin qui ne fût imprégné d'un souffle de notre vie ; pas un mur auquel ne restât attachée comme une partie de nous-mêmes !

\* \*

Tout le personnel de la maison demeura sain et sauf. Il y eut à peine des égratignures et quelques contusions. On entretint, un moment, certaine crainte au sujet d'un jeune élève de Sainte-Anne des Plaines, O. Simard ; mais on apprit bientôt que l'enfant avait pris ses jambes à son cou et s'était mis en route, dès le commencement de l'incendie, pour ne laisser à personne, sans doute, le soin d'apprendre à ses parents la nouvelle du désastre.

\* \*

Pendant l'incendie, les bonnes Sœurs du couvent avaient recueilli, chez elle, une grande partie de nos livres et de nos haïdes, ainsi que les vases sacrés de notre chapelle. Elles durent, le soir, nous recevoir à leur table et nous offrir leur salon comme lieu de réunion. Il ne fallait rien moins que notre désastre pour nous apprendre à goûter les prévenances et le dévouement d'une telle hospitalité.

\* \*

La nuit qui suivit fut claire et belle. Le ciel bleu scintillait d'étoiles. Pendant que la pleine lune reflétait ses rayons sur les murs incendiés, la flamme s'agitait encore à l'intérieur et projetait sa lueur à toutes les fenêtres. On eut dit que la maison s'illuminait, comme à l'ordinaire, pour la récréation du soir. Le vent soufflait toujours avec rage. A travers ses rafales, on entendait parfois un bruit de pierres qui se détachaient des murs et s'éboulaient avec fracas.

\* \*

Cette nuit fut sans sommeil. Le matin, au lever, les pas comme les regards se portèrent vers les ruines. On voulait s'assurer encore si tout ce qui s'était passé

la veille, était bien une réalité, non un rêve. La vieille maison était toujours là, mais découronnée de son toit, avec ses embrasures veuves de fenêtres, elle ressemblait maintenant à un crâne aux yeux éteints.

\* \*

On pouvait examiner, dans ses détails, l'œuvre de l'incendie. Comme le vent avait soufflé vers le sud-est, le mur du nord avait peu souffert ; sa paroi extérieure paraissait presque intacte. Mais le mur du sud avait été abîmé par la flamme. Lézardé en plusieurs endroits, il s'affaissait sur lui-même et n'était arrêté dans sa chute que par les contre-murs de l'intérieur. Une longue lézarde traversait les deux étages supérieurs et fendait par le milieu la pierre qui portait l'inscription : *C. J. Ducharme ædificante, 1846*. Les autres pierres étaient rougies et à demi calcinées. Le mur de l'aile qui regardait le parterre s'était en partie écroulé ; il avait été renversé, sans doute, par la secousse qu'il avait reçue de la chute des colonnes en fonte de la salle des *grands*. La tour n'était plus qu'une masse informe, lézardée du haut en bas et à demi croulante. Les deux cheminées avaient échappé à la ruine et se dressaient de toute leur hauteur au-dessus des murs.

A l'intérieur, une fumée épaisse s'élevait des caves où s'étaient entassés les décombres, amas de pierres, de chaux et de cendres ; débris de fer tordu, de faïence brisée, de papiers calcinés ; restes de poutres que le feu achevait de consumer. Les murs présentaient tout autour leurs flancs nus et ravagés qui attristaient le regard. Sur le fond plâtré qui n'avait pas encore perdu toute sa blancheur, se détachait la trace des escaliers, des solives et des planchers. Des tuyaux de gaz et de vapeur pendaient le long des murs. Deux poêles étaient restés à leur place au bas des fenêtres. Quelques couchettes des dortoirs s'étaient accrochées dans leur chute et demeuraient suspendues. Des débris de la toiture pendaient aussi sur la paroi extérieure d'un mur : c'étaient de longs rubans de fer blanc qui se frôlaient sur la pierre avec un grincement sinistre. Déjà les moi-

neaux affluaient dans cette enceinte ouverte aux quatre vents ; on les voyait passer à tire-d'aile à travers les fenêtres, voltiger le long des murs, et entraîner, là où ils posaient le pied, un éboulement de chaux et de petites pierres.

Tout aux alentours respirait une odeur de fumée. Le sol était couvert d'une poussière de cendre et de charbon. Les clôtures étaient renversées. Un escalier gisait par terre, la seule pièce, avec deux portes, qui restât de toute la menuiserie du collège. On voyait dans la cour des *petits* une table et un banc, seuls objets sauvés du réfectoire.

\*  
\*\*

Les décombres ont fumé pendant quatre semaines, malgré les pluies d'automne. On y voyait encore du feu le 5 novembre.

\*  
\*\*

On a retiré des décombres la croix du dôme, une pierre d'autel à peu près intacte et des vases à fleurs de la chapelle qui s'étaient aussi bien conservés. Une vingtaine de dollars en monnaie avaient été oubliés dans une chambre : on a retrouvé la plupart des pièces noircies, mais portant encore bien distincte l'effigie ordinaire. Cet argent appartenait au fonds que l'on destinait à l'achat d'un tableau du Sacré-Cœur : il restera le premier tribut déposé aux pieds du Divin Maître dans la chapelle nouvelle.

\*  
\*\*

La cloche du règlement a été retrouvée, aplatie et à demi fondue ; le battant seul était demeuré intact. Cette cloche avait été bénite en 1850. Malgré ses trente années de services, elle n'était pas la plus ancienne de la maison. Une autre était presque contemporaine de la fondation, et elle avait sonné longtemps les exercices du Petit-Séminaire dans son humble clocheton que les *anciens* ont vu sur l'allonge en bois du vieux presbytère. Cette vieille relique nous reste encore. Depuis quelques

années elle se reposait en silence ; mais elle se réveillera pour sonner son plus joyeux carillon le jour où elle sera installée dans le nouveau séminaire. Les anciens, en l'entendant, rêveront de leur jeunesse et de l'âge d'or au foyer de M. Ducharme. Pour nous, nous croirons entendre la voix du souvenir, résonnant à nos oreilles pour rattacher le présent au passé, et prolonger, à travers l'ère nouvelle, un écho du bon vieux temps.

\*  
\*  
\*

L'édifice incendié était la dernière maison construite par M. Ducharme. Il avait installé ses premiers élèves dans les mansardes de son presbytère et dans le vieux - collège jaune. Plus tard, en 1838, il avait agrandi le presbytère, en l'allongeant de 30 pieds et en l'élevant d'un étage. Enfin, en 1846, le nombre des élèves croissant toujours, il avait construit son collège de 110 pieds, à quatre étages dont il ne reste plus que des ruines.

### Lettres de sympathie.

Le jour même ou le lendemain de l'incendie, plusieurs de nos amis ont bien voulu accourir sur le théâtre de nos désastres pour nous faire entendre des paroles de consolation et pour soutenir nos courages abattus ; nous en avons donné les noms dans notre dernier numéro. Les journaux se sont montrés on ne peut plus bienveillants à notre endroit ; nous avons reproduit plusieurs extraits de leurs articles flatteurs et encourageants. Aujourd'hui, nous réunissons comme en faisceau, dans ces pages, les lettres et les télégrammes de condoléance et de sympathie que nous ont envoyés tant de personnages haut placés dans la société ; nous en tressons une couronne d'honneur pour la déposer sur les cendres de notre *alma mater* ; nous en composons un bouquet agréable de bonne odeur, de conseils précieux, de délicatesse suave et de doux souvenir.

Ces lettres, nous le savons, ont été écrites pour le secret de l'intimité. En nous permettant de les livrer

au grand jour de la publicité, nous demandons pardon à leurs auteurs de notre indiscretion; nos bonnes intentions et leur bienveillance si connue, nous aimons à le croire, nous serviront d'excuse auprès d'eux. Quant à nos lecteurs, ils nous sauront gré de leur avoir ouvert ce petit trésor de hautes pensées et de nobles sentiments.

Dans la publication de ces lettres, nous suivons l'ordre chronologique dans lequel elles ont été écrites. Nous donnons aujourd'hui celles du 6 octobre, nous donnerons les autres dans les numéros subséquents.

*Le Rév. N. Z. Lorrain, V. G., Montréal.*—Mes sympathies dans la cruelle épreuve, soumission à volonté divine, confiance.

*Mgr J. Th. Duhamel, évêque d'Ottawa.*—Je vous offre mes profondes sympathies dans les grands malheurs qui vous frappent.

*Hon. J. A. Mousseau.*—Je vous offre mes condoléances dans le malheur terrible qui vous frappe. J'espère que vous rebâtierez immédiatement votre collège si indispensable. Je souscris pour ma faible contribution la somme de cent piastres, payable où et quand vous voudrez.

*H. E. Méthot, R. U. L.*—Recevez l'expression de notre douleur et de notre sympathie.

*Supérieur et Directeur du collège de l'Assomption.*—Profondément affligés du désastre qui vient de fondre sur votre maison, nous vous offrons nos plus sincères sympathies.

*G. Ouimet, surintendant de l'éducation, Québec.*—Mes sincères sympathies à l'occasion du terrible désastre et mes souhaits pour la réussite des nouveaux projets.

*F. X. Archambault, Avocat.*—La douleur est générale parmi vos anciens élèves à la nouvelle de ce désastre. Votre appel à notre générosité sera entendu. Mes sympathies les plus sincères.

*A. Berthelot.*—Acceptez ma condoléance sur le malheur qui vous a frappés.

*A. Lavigne, Québec.*—Rév. Adrien Cousineau et le sousigné vous manifestent la douleur que leur cause le malheur qui vous frappe.

*Lavallée, Berthier.*—Sympathie avec ces messieurs dans leur malheur.

*H. Moody and son, Terrebonne.*—We sympathize with you for the loss of the college.

St-Hyacinthe, 6 octobre 1881.

*Monsieur le Supérieur,*

Je viens d'apprendre la triste et désolante nouvelle de l'incendie de votre séminaire et de la perte presque totale de son mobilier. Permettez-moi de vous offrir, à cette pénible occasion, ainsi qu'à vos messieurs, mes condoléances les plus sincères et les plus vivement senties. Quelle dure épreuve vous impose la divine Providence, surtout à une époque où ne fait que commencer l'année scolaire ! Que le Dieu de toute bonté décuple votre courage et vos forces, afin de faire face à une situation aussi triste et vous mette en mains toutes les ressources dont vous avez besoin pour relever bientôt de ses ruines votre chère Institution.

C'est le vœu bien ardent de votre tout dévoué et humble serviteur,

† L. T., Ev. DE ST-HYACINTHE.

---

Hôtel Windsor, 6 octobre 1881.

*Mon Cher Monsieur Nantel,*

J'apprends avec une douleur profonde l'épouvantable calamité qui frappe votre maison. Tant de travaux, tant de sacrifices, tant de dévouement anéantis dans une heure ! Dieu vous donnera le courage de supporter avec résignation la rude épreuve qu'il vous envoie. Les âmes charitables, de leur côté, vous aideront de leurs sympathies, de leur assistance.

Je voudrais que ma bourse fût aussi large que mon cœur, je vous l'ouvrerais pour vous y laisser puiser à pleines mains. Je ne puis que peu et vous inclus mon offrande de \$200.00.

Courage et priez pour moi.

Tout à vous,

J. A. CHAPLEAU,

Premier ministre de la province de Québec.

---

Ottawa, 6 octobre 1881.

*Monsieur le Supérieur,*

Je viens d'apprendre la triste nouvelle de l'incendie du Séminaire de Ste-Thérèse. Dieu trouvera dans son cœur adorable des consolations pour tous les messieurs de Ste-Thérèse.

Je vois par la *Minerve* votre détermination, je vous en félicite et vous en remercie.

Soyez-en sûr, monsieur le Supérieur, vous avez toutes mes sympathies, vous aurez aussi mon assistance autant que mes moyens pourront me le permettre. Soyez certain aussi que je partage votre douleur et que je ne cesserai de prier pour le succès de votre entreprise. Que Dieu se moi tre protecteur de cette maison de Ste-Thérèse. Les épreuves du passé vous rendront plus fort pour l'épreuve présente. Courage, vous faites l'œuvre de Dieu. Prions et que le ciel vienne vous consoler dans votre si grand malheur.

Votre tout dévoué,

J. O. ROUTHIER, V. G. .

Petit Séminaire de Montréal, 6 octobre 1881.

*Monsieur le Supérieur,*

Le malheur qui vient de vous frapper et qui prend les proportions d'une calamité publique, nous afflige profondément. Nous vous prions d'agréer l'expression de nos plus sincères sympathies et de nos vœux les plus ardents pour le prompt rétablissement de votre importante maison.

Que le bon Dieu vous soutienne, vous et vos confrères, dans cette terrible épreuve.

T. DEGUIRE, Ptre, Dir.

Collège Ste-Marie, Montréal, 6 octobre 1881.

*Monsieur le Supérieur,*

C'est avec une profonde tristesse que j'ai appris que votre maison était devenue la proie des flammes. C'est assurément une grande perte pour le pays et la religion. Je ne saurais demeurer insensible en présence d'une si grande calamité. Je vous prie de croire à ma plus vive sympathie.

Je prie le Sacré-Cœur de Jésus de vous soutenir au milieu de vos épreuves et de vous accorder de voir bientôt votre magnifique séminaire se relever de ses ruines. Aussi bien est-ce une consolation pour moi d'apprendre que, pleins de confiance à la divine Providence et en l'aide de vos nombreux amis, vous avez décidé, monsieur le Supérieur, de vous mettre à l'œuvre sans retard pour conserver au pays et à la religion une institution qui leur a déjà fait tant de bien.

Veillez accepter pour cette noble fin, la faible aumône ci-inclus.

F. CAZEAU, S. J.

Montréal, 6 octobre 1881.

*Monsieur le Supérieur,*

C'est avec une affliction profonde que j'ai appris le nouveau désastre qui vient de fondre sur votre populaire établissement. Permettez-moi ainsi qu'à ma communauté, et surtout au cher Père Lauzon, de vous dire la part que nous prenons à votre juste douleur et les vœux que nous formons pour que ce terrible désastre soit promptement réparé, et que votre nouveau collège se relève plus brillant que jamais. Inutile d'ajouter que nous serons trop heureux de vous venir en aide autant que les circonstances le permettront.

Veillez, monsieur le Supérieur, vous et tous vos bons messieurs, et en particulier ce cher monsieur Charlebois, agréer les ardentés sympathies et l'entier dévouement de

Vos humbles serviteurs,

LES OBLATS DE MONTRÉAL.

Collège de St-Laurent, 6 octobre 1881.

*Monsieur le Supérieur,*

Daignez accepter mes sympathies et mes condoléances les plus sincères dans le grand malheur qui vous frappe. Puisse Dieu qui vous l'envoie vous accorder force et courage pour supporter cette pénible épreuve.

Votre tout dévoué en J.-C.

L. GEOFFRION, PTRE,

C. S. L. Sup.

Séminaire de Sherbrooke, 6 octobre 1881.

*Rév. Monsieur,*

Je viens d'apprendre par la voix des journaux qu'un terrible incendie vient de réduire en cendres votre magnifique séminaire. Cette nouvelle a répandu la consternation dans le Séminaire de Sherbrooke. Nous unissons nos prières aux vôtres pour supplier Dieu qu'il vous fournisse les moyens de sortir de cette terrible épreuve. La somme immense de bien que vous avez faite, ne s'est pas consumée avec votre séminaire, elle est indestructible; et aujourd'hui, comme un encens d'agréable odeur, elle monte jusqu'au trône du Seigneur. Le Seigneur éprouve ceux qu'il aime, mais ne les abandonne pas.

Demain je dirai la messe de communauté à votre intention.

J'ai l'honneur d'être, monsieur le Supérieur,

Votre très humble serviteur,

P. GIRARD, PTRE.,

Sup. S. S. B.

Montréal, 6 octobre 1881.

*Cher Monsieur,*

Je n'ai appris le terrible malheur qu'à sept heures hier soir. Le temps est trop précieux pour que je m'arrête aux compléments de condoléance. Il faut travailler. Je voudrais aller ce soir chez vous : impossible, M. Ouimet est ici.

Je puis vous envoyer cinquante chaises, dix pupitres doubles, une douzaine de couchettes de fer, mais elles doivent être en médiocre état. M. Proulx est sorti ; aussitôt qu'il sera arrivé, je verrai ce que pourrai encore faire.

Votre tout dévoué,

H. VERREAU.

---

 Hospice Lajemmerais, Varennes, 6 octobre 1881.
*Monsieur le Supérieur,*

Je viens d'apprendre par mon journal le malheur qui vient de vous frapper, de frapper le pays tout entier, par la destruction de notre chère Alma Mater, le collège Ste-Thérèse !

Hélas ! le fruit de tant de travaux, de tant de sacrifices perdus en quelques heures ! Que la sainte volonté de Dieu soit faite : c'est ce que vous et vos confrères dites, sans doute, mais qu'il est difficile parfois à notre pauvre intelligence de comprendre ses desseins et d'accepter ses décrets souvent si opposés à nos vues ! Soyez persuadé, M. le Supérieur, que je partage largement la douleur dont votre âme est accablée et qui m'atteint à plus d'un titre.

Je m'empresse donc de vous le dire et je vous prie d'accepter et de faire agréer à vos collègues l'expression la plus sincère de ma profonde sympathie et les vœux que je forme pour que Dieu vous donne le courage et vous envoie les moyens de relever promptement ces ruines encore fumantes sur lesquelles tant d'amis pleurent avec vous !

J'ai l'honneur d'être avec estime, M. le Supérieur,

Votre très humble serviteur et tout dévoué confrère,

F. X. BOURBONNAIS, PIRE.

Lachine, 6 octobre 1881.

*Monsieur le Supérieur,*

La nouvelle du désastre qui vient de faire de notre collège de Ste-Thérèse un monceau de ruines, nous remplit le cœur d'une douleur profonde. Je dis *nous*, parce qu'il me semble qu'aucun des anciens élèves ne peut-s'empêcher de ressentir vivement le contre-coup de cette grande épreuve dont vous êtes, vous et vos zélés collaborateurs, les premières victimes.

Que la providence divine est donc insondable dans ses desseins ! Il en a coûté tant de sacrifices pour élever ce monument à la gloire de la religion et en faire l'une des maisons d'éducation dont notre province a le plus raison d'être fière ! et voilà qu'en un instant a été annéanti le fruit de tant d'abnégations et de labeurs.

Mais non, le collège de Ste-Thérèse ne disparaîtra pas. Nous aurons à regretter ces vieux murs qui étaient pour nous le sanctuaire des souvenirs les plus doux et les plus sacrés, mais ces images si chères du passé revivront dans une enceinte nouvelle que nous appellerons toujours notre *Alma Mater*. Nous en avons le gage dans votre énergie qui, sur les ruines encore fumantes de cette maison si chère, décide de la rebâtir, sans même interrompre les cours classiques ! et nous ne devons pas douter du concours généreux de vos nombreux amis et des anciens élèves dans cette entreprise, qui vous est inspirée par un motif si élevé et une si grande confiance en la divine providence.

Pour ma part, je serai heureux d'inscrire mon nom pour autant que me le permettront mes humbles ressources, sur la première liste de souscription qui sera ouverte.

En attendant, je vous prie d'agréer pour vous-même et pour vos chers collaborateurs l'expression de ma sympathie la plus profonde dans le malheur qui vous frappe, avec l'assurance que nos prières s'unissent aux vôtres pour demander au ciel de couronner de succès vos généreux desseins.

Croyez-moi, bien respectueusement,

Votre tout dévoué en N.-S.,

F. KAVANAGH, Ptre.

---

Collège d'Ottawa, 6 octobre 1881.

*Mon cher Monsieur,*

Permettez que je joigne l'expression de mes sympathies à tant de bonnes et encourageantes paroles qui, sans doute, vous sont déjà parvenues.

Il ne m'est pas difficile de concevoir la peine profonde où vous met, vous en particulier, le Supérieur du Séminaire et le père de cette nombreuse famille, la lamentable catastrophe qui vient de fondre sur le cher collège de Ste-Thérèse. Hélas ! et dire que cette épreuve vous arrive juste au moment où vous veniez de mettre pour ainsi dire la dernière main à l'œuvre ; au moment où, après tant de sacrifices et tant de labeurs, vous veniez d'achever à peu près toutes les améliorations dont le collège était susceptible.

On dit que les hommes et les œuvres à grandes destinées sont souvent rudement traversés ; et aussi que Dieu châtie bien ceux qu'il aime beaucoup. Le souvenir de ces grandes vérités sera une source de consolation et un motif d'espérance pour vous et pour les nombreux amis de l'œuvre à laquelle vous présidez.

Veillez croire, mon cher M. Nantel, que je ne manquerai pas de demander avec ferveur au bon Dieu de donner force et consolation à celui que je pourrais quasi appeler un père et à qui je dois tant ; et en même temps de lui fournir promptement et abondamment les moyens de réparer les immenses désastres causés par l'incendie à la belle et grande œuvre du Séminaire de Ste-Thérèse.

Veillez bien me croire, cher monsieur,

Votre tout dévoué serviteur et ami,

L. APH. NOLIN, Ptre, O. M. I.

Montréal, 6 octobre 1881.

*Monsieur le Supérieur,*

Je viens d'apprendre la triste nouvelle !!! Je ne sais comment vous exprimer ma surprise et ma douleur. Permettez-moi de pleurer avec vous sur le malheur qui frappe si cruellement notre chère *Alma Mater*. Nous sommes tous frappés du même coup, mais vous surtout, monsieur le Supérieur, qui l'avez vue grandir sous votre direction et qui maintenant pleurez sur ses ruines.

Veillez accepter mes plus sincères condoléances. Si j'étais riche, vous auriez de ma part une large contribution, mais je ne puis vous offrir que l'obole du pauvre : deux douzaines de mon livre sur *la Famille et ses traditions* pour la prochaine distribution de prix, car j'apprends avec bonheur que les classes vont bientôt recommencer. Faites-moi le plaisir d'accepter cette légère offrande, que je regrette de ne pouvoir faire plus grande, et veuillez me croire, M. le Supérieur,

Votre très humble et obéissant serviteur,

L. A. BRUNET.

Saint-Augustin, 6 octobre 1881.

Monsieur,

Permettez à madame Mignault et à moi de vous exprimer la douleur que nous ressentons pour le grand malheur qui vous frappe. En attendant que nous prenions des moyens plus efficaces pour vous venir en aide, permettez-moi d'offrir de grand cœur l'hospitalité à vous et à vos messieurs. Nous ne pourrions peut-être pas vous rendre le séjour agréable, mais nous ferons ce qui sera en notre pouvoir.

Veillez me croire, M. le Supérieur, un enfant qui n'a peut-être pas toujours été, au collège, ce qu'il devait être, mais qui a conservé beaucoup d'amour pour son *Alma Mater*.

DOCTEUR P. Z. MIGNAULT.

---

### Petite Correspondance.

TÉMOIGNAGE DE SYMPATHIE.—ECHOS DE L'UNIVERSITÉ-MATHIEU.—

LE SAC DE MENTOR.

M. Gaspard Dauth, Directeur de l'Académie Saint-Grégoire de Nazianze, du Séminaire de St-Hyacinthe, a bien voulu communiquer au président de notre Académie Saint-Charles, les lignes suivantes que nous sommes heureux de reproduire :

Séminaire de St-Hyacinthe, 6 octobre.

Etrange destinée des choses humaines ! mercredi soir, nous applaudissions aux paroles éloquentes de l'illustre représentant de Sa Majesté dans la province de Québec. Pendant qu'il adressait des éloges flatteurs à notre Séminaire de St-Hyacinthe, et qu'il rappelait avec bonheur le souvenir de la maison où il a été formé à la science, et dont il est la gloire, les murs chéris de cette *Alma Mater* s'effondraient dévorés par l'incendie. Le collège de Ste-Thérèse n'existait plus. Fondé au prix de sacrifices sans nombre et de travaux incalculables, l'une des plus célèbres pépinières d'hommes de talent dans notre pays, cette maison venait de voir s'anéantir en un moment l'avenir brillant qui semblait lui être réservé..... Mais non, ce collège dont le passé est si glorieux, qui a produit tant de célébrités littéraires et politiques, n'est pas mort pour l'avenir. La patrie reconnaissante pour ses services passés le fera renaitre de ses ruines, et il sub-

sistera de nouveau pour remplir la place que son malheur a laissée vide. Déjà nous apprenons que des souscriptions se sont ouvertes pour aider à la réédification du collège de Ste-Thérèse. Ayons la confiance qu'elles s'élèveront à un montant suffisant, et que tous les amis de l'éducation suivant en cela l'exemple des personnages les plus haut placés de notre échelle sociale, tiendront à honneur de fournir leur contingent à cette œuvre que je regarde comme nationale.

L. A. CADOTTE,

*Messieurs les Rédacteurs des Annales,*

Vous êtes les bienvenus à l'*Université-Mathieu*. Je m'aperçois que ce nom vous fait sourire : il est, pourtant, aussi juste que pittoresque, car nous avons sous notre toit et presque dans une même salle les quatre facultés : l'étude, la classe, la récréation, le sommeil. A l'enseigne du *Chemin de Fer* qui brille au-dessus de notre porte, vous avez reconnu que nous sommes de notre siècle, le siècle du commerce et de l'industrie. Quand vous aurez franchi notre seuil, ne soyez pas surpris de voir un comptoir avec une rangée de tablettes tout autour de notre salle : ce sont autant de symboles. Le comptoir annonce que la science se débite ici en gros et en détail ; les tablettes figurent les cases de notre mémoire où nous rangeons nos connaissances. Un poêle est au milieu pour faire entendre que la parole de nos professeurs est une chaleur rayonnante qui pénètre et dilate nos intelligences. La salle en elle-même est assez modeste d'apparence ; mais, quand nous y sommes, il s'y opère des merveilles. Voyez soudain la récréation se transformer en étude, l'étude en classe, la classe en récréation. Et ce n'est point la baguette d'une fée, c'est la clochette de Monsieur B. qui est l'instrument de toutes ces métamorphoses.

Si vous ouvrez une porte à gauche, vous êtes chez messieurs Humanistes. Leur classe est-elle plutôt grande que petite, plus haute que large et moins large que longue ?... Comment pourrais-je en définir la forme ? je n'ai pu encore la saisir. J'y trouve seulement un air de chaise renversée... ce qui ne veut pas dire, sans doute, que nos voisins se cassent le cou à courir dans les champs de la littérature.

Montez un escalier, vous arriverez au royaume de messieurs les Rhétoriciens. Vous y remarquerez, à l'entrée, un tambour : ainsi résonne sans doute leur éloquence. Vous verrez devant vous s'allonger deux larges tables importées de la beurrerie : aussi les discours qu'on y écrit sentent le beurre, je voulais dire l'huile, comme ceux de Démosthène.

Montez encore : vous serez sur le seuil du palais de Morphée.

L'aspect en est rustique. Les lambris sont formés de planches vierges encore du rabot, et des malins disent qu'ils ont vu à travers le toit la queue d'une étoile ; mais le sommet n'y est pas moins hon et surtout moins long. Depuis notre seconde rentrée, Morphée verse ses pavots à profusion, c'est-à-dire, jusqu'à six heures. On voit bien que la cloche matinense d'autrefois s'est fondue à l'incendie.

Plus haut, c'est le ciel, le ciel bleu, le ciel étoilé et, aussi, le ciel froid.

Après le roi, les princes ; après notre maison, nos dépendances. Au fond de notre classe, voyez ce réduit obscur : c'est là que se fabrique la nourriture de notre poêle, ou pour parler en prose, notre bois de chauffage. A deux pas en arrière.... nommons les choses par leur nom, comme le R. Père Lacasse.... se trouve notre *belvédère*. Plus loin encore, mais non pas à perte de vue coule la rivière au nom poétique, l'orgueil de Ste-Thérèse.

Voilà la description de notre demeure. En philosophe, j'ai commencé par la définition. J'aborderai plus tard la division, c'est-à-dire, la distribution de notre temps et l'emploi de nos journées.

## UN PHILOSOPHE.

---

*Cher Mentor,*

J'ai eu le plaisir de faire un voyage autour du monde avec vos quatre bêtes. Madame l'Oie m'a fait voir la ville aux sept collines et le Capitole qu'elle venait de sauver par ses cris de la fureur des Gaulois. Maître Renard m'a conduit loin, bien loin, dans la terre des merveilles, la Judée, où je l'ai vu, sous la conduite de Samson, promener la flamme dans les moissons des Philistins. Le Chien fidèle m'a transporté à Ninive, où il devançait son jeune maître pour aller réjouir le cœur du vieux Tobie. Enfin, l'Ane m'a fait entrer à Jérusalem avec le Sauveur triomphant.

De mon voyage, voilà tout le précis.

## VIATOR.

---

*Cher Mentor,*

Vous me demandez à quel saint j'aimerais mieux ressembler. Il me paraît impossible d'hésiter à vous répondre : je ne puis porter mes regards sur d'autre que sur le cher saint Stanislas, le patron des écoliers.

## PUPILLUS.

Mon ami le plus fidèle est mon Ange Gardien.

Le chien me rappelle saint Roch : l'âne, l'entrée de Notre-Seigneur à Jérusalem ; le regard, la vengeance de Samson contre les Philistins ; l'oie, l'envahissement de Rome par les Gaulois.

*Cincinnatus est le Romain que je préfère à cause de son désintéressement.*

SALABERRY.

---

Je me propose de ressembler à saint Charles Borromée, patron du collège ; car, de même qu'il a été rigide observateur des lois de l'Eglise, je me propose d'être rigide observateur du règlement.

EURYALE.

---

*Viator, Pupillus, Salaberry, Euryale, vos réponses sont de nature à réjouir Mentor lui-même. Il va sans dire que les Annales en sont satisfaites. Veuillez répondre, avec autant de bonheur, aux questions suivantes :*

1. *Quel est celui de vos devoirs que vous êtes le plus fidèles à remplir ?*
  2. *Quelles sont les ruses de guerre qui vous ont le plus frappés dans l'histoire ancienne ?*
  3. *Je suis vieille de plus de deux siècles, et cependant plus belle et plus fraîche qu'aux jours de ma jeunesse. Je vais grandissant d'année en année. Aujourd'hui mes pieds baignent dans un fleuve, pendant que ma tête est adossée à une montagne. Quel est mon nom ?*
-

Notes de conduite pour le mois de novembre  
1881.

PARFAITEMENT BIEN :

M. Coupal ; J. Cruse ; W. Early ; P. Hafey ; H. Sanche ; L. Boissonneault ; E. Coursol ; C. Leduc ; G. Alary ; R. Brady ; J. Casey ; J. Dunn ; P. McGill ; J.-B. Jodoin ; P. Roch ; A. Cléroux ; A. Desjardins ; D. Nepveu ; C. Poissant ; W. Proulx ; O. Simard ; B. Benoit ; A. Brûlé ; A. Gagnon ; R. Gravel ; A. Laberge ; O. Legault ; A. Marchand ; E. MÉRIZZI ; J. Ouimet ; J. Thérien ; J. Fox ; J. Marleau.

TRÈS BIEN :

U. Brûlé ; L. Cousineau ; G. Graton ; E. Gohier ; T. Jasmin ; G. Lanthier ; T. L'Écuyer ; A. Martel ; A. Boissonneault ; F. Clouthier ; A. Lessard ; E. Monnette ; D. Plouffe ; S. Turcot ; J. Chaumont ; P. Hogue ; H. Legault ; E. Bourbonnais ; A. Carrières ; E. Catudal ; A. Charbonneau ; E. Dagenais ; A. Desjardins ; E. Germain ; A. Moncion ; A. Ouimet ; A. Préfontaine ; W. Proulx ; L. Bergevin ; J. Brazeau ; A. Brien ; W. Deschambault ; J. Gagnon ; G. Massue ; A. Lachance ; P. Legault ; A. Ranger ; E. Lapierre ; A. St-Amour.

---

Places de Semaine.

PHILOSOPHIE.

*Métaphysique.* — 1<sup>er</sup> M. Coupal ; 2<sup>e</sup> Th. Nepveu ; 3<sup>e</sup> L. Cousineau ; 4<sup>e</sup> J. Charbonneau.

*Mathématiques.* — 1<sup>er</sup> T. Nepveu ; 2<sup>e</sup> J. Charbonneau ; 3<sup>e</sup> W. Early ; 4<sup>e</sup> M. Coupal.

## RHÉTORIQUE.

*Narration française.* — 1<sup>er</sup> A. Beausoleil; 2<sup>e</sup> E. Gohier; 3<sup>e</sup> E. David; 4<sup>e</sup> A. Péladeau.

*Thème latin.* — 1<sup>er</sup> L. Valiquet; 2<sup>e</sup> E. David et A. Beausoleil; 3<sup>e</sup> A. Péladeau; 4<sup>e</sup> H. Sanche.

*Version grecque.* — 1<sup>er</sup> L. Valiquet; 2<sup>e</sup> A. Péladeau; 3<sup>e</sup> A. Beausoleil; 4<sup>e</sup> E. David.

## SECONDE.

*Composition française.* — 1<sup>er</sup> H. Vachon; 2<sup>e</sup> A. Rottot; 3<sup>e</sup> C. Leduc; 4<sup>e</sup> T. L'écuyer.

*Thème latin.* — 1<sup>er</sup> E. Coursol; 2<sup>e</sup> J. Blais; 3<sup>e</sup> E. Tellier; 4<sup>e</sup> C. Leduc.

*Version latine.* — 1<sup>er</sup> C. Leduc; 2<sup>e</sup> A. Martel; 3<sup>e</sup> G. Lanthier; 4<sup>e</sup> E. Coursol.

## TROISIÈME.

*Exercice de style.* — 1<sup>er</sup> H. Roy; 2<sup>e</sup> A. Fortier; 3<sup>e</sup> C. DeMartigny.

*Version latine.* — 1<sup>er</sup> H. Auclair; 2<sup>e</sup> D. Plouffe; 3<sup>e</sup> A. Fortier; 4<sup>e</sup> O. Ostiguy.

*Thème latin.* — 1<sup>er</sup> A. Fortier; 2<sup>e</sup> H. Roy; 3<sup>e</sup> R. Brady; 4<sup>e</sup> Es. Monette.

## QUATRIÈME.

*Thème latin.* — 1<sup>er</sup> H. Marien; 2<sup>e</sup> H. Legault; 3<sup>e</sup> P. Hogues et G. Langlois; 4<sup>e</sup> A. Bouchard.

*Version latine.* — 1<sup>er</sup> G. Langlois et H. Marien; 2<sup>e</sup> H. Legault; 3<sup>e</sup> A. Debien; 4<sup>e</sup> A. Bouchard.

*Version anglaise.* — 1<sup>er</sup> A. Pilon; 2<sup>e</sup> G. Langlois; 3<sup>e</sup> P. Roch; 4<sup>e</sup> H. Marien.

## CINQUIÈME.

*Thème latin.* — 1<sup>er</sup> A. Desjardins; 2<sup>e</sup> C. Poissant; 3<sup>e</sup> A. Nepveu; 4<sup>e</sup> D. Sigouin.

*Thème français.* — 1<sup>er</sup> A. Moncion; 2<sup>e</sup> C. Poissant; 3<sup>e</sup> D. Sigouin; 4<sup>e</sup> A. Carrière.

SIXIÈME. (1<sup>re</sup> DIVISION).

*Déclinaisons latines.* — 1<sup>er</sup> A. Ranger ; 2<sup>o</sup> R. Gravel ; 3<sup>o</sup> J. Marleau ; 4<sup>o</sup> J. Prud'homme.

*Thème français.* — 1<sup>ers</sup> R. Gravel et A. Ranger ; 2<sup>o</sup> J. Prud'homme ; 3<sup>o</sup> J. Marleau ; 4<sup>o</sup> G. DeMartigny.

(2<sup>e</sup> DIVISION).

*Thème français.* — 1<sup>er</sup> L. G. Lachance ; 2<sup>o</sup> P. Chapleau ; 3<sup>o</sup> E. Labelle ; 4<sup>o</sup> Al. Chaput.

*Anglais.* — 1<sup>er</sup> A. Marchand ; 2<sup>o</sup> E. Labelle ; 3<sup>o</sup> P. Meunier ; 4<sup>o</sup> B. Benoit.

---

 Collegiana.

— Le 2 novembre furent commencés les travaux de maçonnerie du nouveau Séminaire. La première pierre des fondations fut posée dans l'angle nord-est de l'édifice.

— Le 3 novembre, eut lieu à Ste-Thérèse, une immense assemblée politique. Comme la corporation du village a cédé au collège l'usage de la salle publique, le séminaire dut, pour la circonstance, mettre les cours de récréation et le jeu de balle à la disposition des orateurs et du public. Notre jeu de balle était festonné de guirlandes de sapin qui se mariaient avec des tentures aux couleurs politiques. La journée s'était annoncée splendide, mais plusieurs petits nuages obscurcirent son soleil, entre autres une pluie très désagréable, capable de calmer tous les flots d'éloquence. Un des orateurs débuta ainsi : *Messieurs les honorables parapluies à qui j'ai l'honneur de m'adresser, et qui me cachent vos intéressantes figures.....* Cette parole donne une idée parfaite de la position.

— La Société de Discussion a recommencé ses travaux. L'élection des officiers pour l'année courante a eu lieu le 3. Furent élus : *Président*, W. Earley ; *Vice-*

*Président*, J. Charbonneau ; *Secrétaire*, M. Coupal ; *Trésorier*, A. Sauriol ; *Conseillers*, T. Nepveu et E. David.

*Pierre Huc, soldat déserteur sous la république de 1848, mérite-t-il la mort?* Tel a été le premier sujet de discussion. MM. A. Sauriol et J. Leclerc voulaient sa mort ; MM. H. Deslauriers et T. Théoret s'étaient chargés de le défendre, ce qu'ils firent avec succès.

La deuxième séance fut consacrée à discuter cette grave question : *Lequel de l'avocat ou du médecin rend plus de services à la société?* M. J. Crépeau et M. L. Proulx entraînèrent tous les suffrages en faveur du médecin, en dépit des efforts de MM. A. Therrien et Ph. Forget, pour défendre la cause de l'avocat.

— Le 4 novembre, nous n'avons pas oublié St-Charles, patron de M. Ducharme, et premier protecteur de notre séminaire. Ce jour-là, une messe solennelle fut dite dans l'église ; les élèves chantèrent des cantiques appropriés à la circonstance. Nous n'en doutons pas, M. Ducharme, du haut du ciel, veille encore sur la maison qu'il a tant aimée ; il intercédéra pour nous, et Dieu bénira les efforts que nous faisons pour relever notre institution de ses ruines.

— Les congréganistes se réunissent tous les dimanches, comme autrefois, pour chanter les louanges de la très sainte Vierge. Leurs réunions ont lieu dans la sacristie, après le déjeuner. Les catéchismes qui avaient lieu le dimanche, se font maintenant le jeudi. Les circonstances exceptionnelles dans lesquelles nous nous trouvons, ont nécessité ce changement.

— Le 13, fête de St-Stanislas, nous avons inauguré un magnifique harmonium, acheté deux jours auparavant, par MM. L. Charlebois et A. Sauvé. Les accords si suaves de ce bel instrument ne sauraient cependant nous faire oublier l'orgue de notre chapelle, enseveli sous les ruines de notre maison. Comme sa voix harmonieuse rehaussait les offices divins ! Quel charme elle répandait sous les voûtes de notre temple ! Oh ! pourquoi nous faut-il pleurer sur tant de ruines ?

— Les ruines... elles sont nombreuses. Les murs du vieux collège, du collège de M. Ducharme, sont encore debout. Le soir, si je passe près de ces tristes débris, je ne puis me défendre d'un frisson d'effroi. J'entends les petits moineaux pousser des cris plaintifs. Hier encore, toutes ces fenêtres nous laissaient voir des visages joyeux ; aujourd'hui, la mort plane partout. Le vent glacial de l'hiver pénètre en gémissant par toutes ces ouvertures béantes, et répand sur le cœur une froide tristesse. Puisqu'ils doivent tomber ces vieux murs, que ne sont-ils déjà démolis ?...

— Ce travail de démolissement est pénible ; il s'opère lentement. Les murs de la chapelle sont tombés sous les coups des élèves. Armés de longs tuyaux de fer, ils ont vite mis en place un gigantesque bélier, puis, à l'exemple des Grecs et des Romains, ils s'attaquent résolument à la base d'un mur. Une pierre se détache, puis deux, puis trois, et soudain, une immense clameur annonce la victoire ; c'est un trumeau, c'est un pan tout entier qui tombe avec fracas, et fait trembler le sol à des centaines de pieds. Ailleurs, c'est un câble que l'on attache le plus haut possible, et les forces réunies de la gent écolière ont bientôt ébranlé le mur. Il oscille, chancelle, s'incline majestueusement, et de nouvelles clameurs annoncent une nouvelle victoire.

C'est ainsi que sont tombés tous les murs de la chapelle, de la tour du nord et de l'aile. Ce travail de destruction s'est terminé le 18 novembre.

Pendant que les écoliers démolissent, les murs du nouveau collège s'élèvent à côté. Les fondations sont terminées sur un espace de 150 pieds à peu près, et déjà nous voyons se dessiner les proportions de notre nouvelle demeure.

— Le 21 novembre, on a retiré des ruines de la chapelle les lourdes chaudières qui fournissaient la vapeur et la chaleur à toute notre maison.

— Comme la Sainte-Catherine tombait un vendredi, le jeudi 24, fut consacré à la *tire* canadienne. Ce fut

une chose d'autant plus facile que dans nos salles de récréation nous avons des poêles à notre disposition. J'ai ouï dire que chez MM. les *petits*, la *tire* fut noire, noire, bien noire. Pourquoi ? on ne le sait pas encore au juste.

— La proclamation des notes du mois et des places de semaine se fait maintenant dans la sacristie, le dimanche après les vêpres. Nous continuerons à publier ces notes chaque mois ; c'est une juste récompense du travail et de la bonne conduite.

— Comme nos *Annales* ont pour but de conserver le souvenir de tout ce qui peut avoir quelque intérêt plus tard, nous tenons à réparer un oubli tout à fait involontaire qui s'est glissé dans notre numéro de septembre. Monsieur Joseph Limoges, ordonné prêtre le 28 août, vint dire sa première messe à Ste-Thérèse, sa paroisse natale. Il y chanta aussi la grand'messe, le dimanche après la rentrée des élèves. Monsieur Limoges a quitté la maison pour le vicariat, mais nous nous rappellerons toujours son énergie et son dévouement comme maître d'étude et surveillant.

— Le 29 novembre, le nombre des élèves était de 204.

---